

KÉTHÉVANE
DAVRICHEWY

•

LES SÉPARÉES

roman

SABINE • WESPIESER  **ÉDITEUR**

Extrait de la publication

LES SÉPARÉES

DU MÊME AUTEUR

TOUT IRA BIEN

Arléa, 2004 ; L'École des loisirs, 2008

LA MER NOIRE

Sabine Wespieser éditeur, 2010

KÉTHÉVANE DAVRICHEWY DAVRICHACHVILI

LES SÉPARÉES

roman



SABINE WESPIESER ÉDITEUR
13, RUE SÉGUIER, PARIS VI
2012

© Sabine Wespieser éditeur, 2012

Extrait de la publication

Pour Thomas

LE VISAGE DE FRANÇOIS MITTERRAND se dessinait peu à peu sur l'écran de télévision. Ses parents, leurs amis bondissaient hors des canapés, poussaient des hurlements. Alice fixait Cécile, qui sortit de la pièce, la démarche nonchalante tranchant au milieu de l'hystérie collective. Ses sœurs la saisirent maladroitement, lui piétinèrent les pieds. Ses grands-parents s'étaient levés, la serrant jusqu'à l'oppresser. Alice ne distinguait plus les visages, ne décelait aucune expression, les individus familiers qui composaient le dîner quelques instants auparavant ne faisaient plus qu'un. Elle fut entraînée dans une danse titubante qui occupa l'espace du salon-salle à manger-cuisine de l'appartement où ils vivaient. Leurs cris faisaient écho à ceux de la rue, aux commentaires des présentateurs de télévision.

Alice parvint à se détacher de la cohue et se réfugia près de la fenêtre. Sur le boulevard, une foule avait envahi les trottoirs, les voitures ralentissaient, klaxonnaient, les conducteurs et leurs passagers avaient baissé les vitres, se penchaient au dehors, brandissaient des pancartes, agitaient les bras, les mains. La fièvre, la fierté, contagieuses, l'envahirent. Ils avaient gagné.

Puis l'euphorie retomba, chacun s'assit, reprit son souffle. Alice rejoignit Cécile dans la chambre. Une petite pièce, meublée de trois couchages, trois bureaux escamotables, trois tables de nuit identiques, qu'elle partageait avec Salomé et Nine.

Allongée sur le lit d'Alice dans la position du fœtus, Cécile feuilletait l'anthologie de la poésie française, dont les pages étaient froissées, presque déchirées à force d'avoir été consultées. Elles avaient ensemble souligné des vers, coché des passages pour préparer le bac de français, mais aussi pour se rappeler les extraits de leurs poèmes préférés. Patti Smith, dont la voix grave résonnait sans relâche dans l'intimité des salles de bains, recopiait dans des carnets l'intégralité des poèmes qu'elle aimait. Alice et Cécile l'imitaient, espérant fébrilement inventer un jour, à leur tour, un autre monde. Devenir des artistes.

– Tout ça te gêne ? demanda Alice.

– Oui, répondit Cécile sans lever les yeux.

Elle n'aurait pas eu besoin de répondre, Alice devinait et comprenait sans les mots. Cécile se redressa et se tourna enfin vers elle.

– Tu n'appelles pas ta mère ? demanda Alice.

– Elle doit être dans le même état que tes parents, répondit Cécile, qu'elle se défoule.

Et elle se mit à rire. Les rires de Cécile étaient rares et fusaient au moment où on ne les attendait plus.

– Tu imagines la tête de mon père, dit-elle. Les socialistes ! Cette plaie. Il doit déjà échafauder toutes sortes de ruses pour mettre son argent à l’abri, ma belle-mère avait peur de la victoire.

– Ils ont tant d’argent que ça ? dit Alice.

Cécile haussa les épaules.

– Je ne sais pas, en fait. Je m’en fous.

Alice hocha la tête.

Sa mère apparut sur le seuil de la porte, légèrement bancal, comme si elle ne tenait plus sur ses jambes.

– Les filles, nous partons. Vous gardez Salomé et Nine, je compte sur vous.

– Vous allez où ? J’aimerais venir, s’écria Alice.

Mais Cécile avait déjà acquiescé, rester avec les petites lui convenait. Alice n’insista pas. Les adultes désertèrent l’appartement. Elle colla son front contre la vitre. Salomé, Nine et Cécile discutaient. Alice ne les écoutait pas mais aimait les entendre. L’ambiance de la rue avait changé. Tout semblait plus calme. Quelques passants égarés, le ciel assombri. Il allait pleuvoir.

*Le sang d’un condamné à mort
C’est du sang d’homme, c’en est encore
C’en est encore*

Les disques de Julien Clerc passaient en boucle. Dès qu’elles étaient seules, Alice et ses sœurs montaient le son. Les

chansons du dernier album faisaient l'unanimité alors que leurs goûts différaient en tout. Elles se mirent à hurler :

*Mais elle est
Ma préférence à moi*

Le lendemain, les images de la Bastille furent retransmises à la télévision. Ses parents étaient au premier rang, hilares sous la pluie. Dans l'école catholique où elle était inscrite pour sa proximité plus que par conviction religieuse, cela fit sensation.

Alice se réjouit de prendre part à un mouvement historique, puis les réflexions fusèrent. Elle était passée dans le camp ennemi. Les familles de la plupart de ses camarades étaient prêtes à quitter le pays, Alice se risqua à argumenter, créant des tensions inutiles. Les épreuves de français approchaient.

Elle cessa de parler politique en classe. Cécile et elle se consacraient à leurs projets artistiques et s'aimaient tendues vers le même idéal dont le visage leur échappait mais qui les aspirait.

TRENTE ANS PLUS TARD, le 10 mai 2011, le mari d’Alice vidait les placards, retirait des livres, des bibelots, laissant des étagères vides, des espaces creux. Ce matin-là, il boucla ses cartons et les emporta. Il lui rendit la clé. Il avait mis du temps à accepter d’emménager ailleurs.

Elle s’était levée tôt. Elle se tenait au milieu du salon, immobile, courbaturée. Rien ne lui semblait réel, ni irréel non plus. Elle était quelque part entre les deux, flottant dans la pièce aux contours familiers, qui lui semblait soudain étrangère et hostile. Il lui était impossible de savoir ce qu’elle ressentait, ni même si elle ressentait quelque chose. Elle n’avait pas pleuré quand le processus de destruction avait commencé, elle était restée stupéfaite, s’accrochant aux ponctuations quotidiennes, à des actions précises, pulsations de ses journées. Se lever tôt même si elle ne devait plus se rendre au bureau (on l’avait licenciée quelques mois plus tôt), croiser les enfants bien que son fils et sa fille n’aient plus besoin d’elle, prendre sa douche, s’habiller, descendre acheter le journal, s’asseoir au café, le lire – une activité nouvelle dans une vie nouvelle –, faire la liste de la suite, des impératifs professionnels et non

professionnels, les effectuer, répondre à sa mère, à ses sœurs, aux amis qui s'inquiétaient pour elle. Alice ne savait pas quoi leur dire, la stupeur n'a pas de langage.

Ce jour-là, les kiosques regorgeaient de magazines retraçant les années Mitterrand. Elle choisit le plus volumineux et s'attabla à une terrasse. Le mois de mai était particulièrement doux, dans l'air flottait un parfum estival. Les fleurs, écloses prématurément, commençaient à se détacher des branches, recouvrant le square d'un tapis inégal. Elle commanda un café, des viennoiseries, leur goût avait un effet anesthésiant.

– Vous êtes insatiable, vous alors, dit la serveuse en posant l'assiette devant elle avec un sourire satisfait.

Elle ne céda pas au sentiment de culpabilité que ce sourire suggérait, prit une bouchée de pain au chocolat. Elle pensa à Cécile. La haine, pernicieuse, avait laissé place à un sentiment tiède qu'elle ne nommait pas, mais qui la taraudait parfois. On était le 10, l'anniversaire de Cécile était le 17. Elle avait « refait sa vie », lui avait-on dit, une drôle d'expression.

Longtemps, elle l'avait vue partout, devant une vitrine, au coin d'une rue, sur le trottoir d'en face, la silhouette menue et gracile, les cheveux bruns, lisses et brillants, un geste que Cécile faisait souvent. Puis la personne avec laquelle elle l'avait confondue se rapprochait, et Alice recommençait à respirer normalement.

Quand elles se croisaient réellement, ce n'était pas ce qu'Alice avait imaginé. Elles échangeaient quelques mots embarrassés ou fielleux.

Le plus souvent, elle s'efforçait de ne pas penser à Cécile. Ou, au contraire, elle s'y obligeait, car l'oubli était indigne. Peut-être était-il tout simplement impossible. Leurs vies avaient été trop intimement liées pour que son inconscient la libère. En serait-il de même pour David ? Leur mariage s'était transformé avec les années. Leur union incarnait un lien de sang et de chair indissociable de la femme qu'elle était devenue. Elle ne savait plus si elle avait choisi ce lien et ignorait comment s'en détacher. Elle ne pouvait songer à son amitié avec Cécile sans se souvenir de l'image forte qu'elles avaient échafaudée et nourrie de tout leur être pendant des années.

CELA FAISAIT CINQ ANS qu'elles ne s'étaient pas vues. Jusqu'à leur dernier déjeuner. Il était à peine huit heures, Alice sortait de sa douche quand le téléphone avait sonné. Elle avait jeté un regard distrait sur l'écran et hésité à répondre en voyant s'afficher un numéro qu'elle ne connaissait pas.

– Alice ? C'est Cécile.

Elle ne disait plus : « C'est moi », mais « Cécile ». Un prénom qu'Alice avait retiré de son répertoire. Aurait-elle répondu si elle avait su qui appelait ?

– Il faut que je te voie, que je te parle, c'est très important, enfin ça l'est pour moi. Aujourd'hui, si tu as un moment.

– Qu'est-ce qui se passe ? C'est grave ? Je ne peux pas aujourd'hui.

– Tu ne peux pas t'arranger ?

Alice s'arrangea. Elles avaient convenu de se retrouver pour le déjeuner dans un restaurant que Cécile avait choisi. Alice était paisible en se rendant au rendez-vous et s'en étonna. Elle ne put s'empêcher d'alerter ses sœurs, comme si leur dire allégeait la rencontre, en faisait une anecdote parmi d'autres. Elle ne prévint pas son mari. David était déjà parti au bureau et

lui aurait conseillé de ne pas y aller. « Quand une relation se termine, il faut savoir l'accepter », disait-il.

Alice était aussi curieuse, un peu inquiète. Qu'y avait-il de si urgent pour que Cécile eût soudain besoin de lui parler ? Elle fantasma un instant sur des retrouvailles émues, un mea-culpa partagé, un drame familial qui les aurait rapprochées. Pourquoi ? Le tragique ne faisait que labourer et creuser des trous béants. Elles l'avaient déjà éprouvé.

Cécile se garant sur une livraison lorsqu'elle arriva devant le restaurant. Alice eut le temps de l'observer à travers la vitre, de composer une expression désinvolte et assurée alors que Cécile manœuvrait, forçant une place trop exigüe.

– Tu n'as pas renoncé à la voiture dans Paris ? demanda Alice sans préambule.

– Non, répondit Cécile. Et, je sais, je suis sur une livraison, ajouta-t-elle comme pour la dissuader de poursuivre une discussion en suspens, qui n'avait plus lieu d'être. Il aurait été incongru de parler contraventions.

Leurs conversations passées ne s'achevaient pas. Aujourd'hui, Alice n'avait aucune idée de ce qu'elles pourraient se dire. Cécile s'extirpa de la voiture, laissant entrevoir des monceaux de papiers sur le siège arrière, un paquet de gâteaux, un plan de banlieue gondolé, un trognon de pomme. Alice trouva sale ce qui, il y a des années, lui paraissait un affable désordre. Cécile claqua la portière, enclencha la fermeture, leva les yeux vers elle sans expression particulière, puis s'assura qu'elle avait

bien fermé en appuyant à nouveau sur le bip. Alice retint un commentaire. Cécile avait des manies névrotiques. Elle ne regarda pas Alice. Elles ne s'étreignirent pas.

– Salut, ma belle, dit le serveur en embrassant Cécile. Il paraît que tu repars au Brésil ? Tu n'arrêtes pas !

Elles s'assirent l'une en face de l'autre. Le téléphone de Cécile sonna, une sonnerie de porte agressive, elle fit une mimique d'excuses et décrocha en utilisant le kit mains libres qu'elle ne cessa plus de tripoter.

– Tu es bien rentré ? Ça s'est bien passé ?

La voix douce et attentive qui s'adressait à elle autrefois lui sembla mielleuse, le ton que Cécile donnait à sa conversation l'irrita. Loin de la jalousie. De l'exaspération. Cécile portait une tenue sophistiquée et incongrue, ses ongles étaient bleus, elle ne se faisait jamais les ongles auparavant. Alice ne s'était pas déguisée, sa tenue décontractée affirmait sa constance, son intégrité. Cécile l'observait et notait tout. Alice se sentit vulnérable.

Aucune d'elles n'était nerveuse. Mécaniques. Le serveur leur apporta les cartes et fit une blague à laquelle ni l'une ni l'autre ne réagirent. Elles s'absorbèrent dans l'étude du menu.

– Ça va ? dit Cécile. Tu portes les cheveux longs, c'est bien.

– Tu n'as pas changé, dit Alice.

Elle ignorait pourquoi elle avait dit cela précisément alors que le changement était flagrant, perceptible au moindre mouvement de Cécile.

– Vous allez bien, tous ? Il n’est rien arrivé ? demanda Alice.

– Non, tout le monde va bien. Et vous ?

– Oui, chez nous aussi.

L’emploi du collectif les prémunissait contre l’intime.

– Et à l’agence ? Vous vous en sortez ? Il paraît que c’est difficile.

– Non, je ne sais pas qui t’a dit ça, ça va plutôt bien, dit Cécile, même très bien, on est sur un grand projet.

Alice ne demanda pas lequel et s’aperçut que cela lui était égal.

– Toi, ça cartonne. Tes objets sont partout. Tu t’y consacres entièrement ou tu travailles toujours chez Intervalles ?

Cécile ne commenta pas son travail et n’attendait pas de réponse. Cela l’indifférait aussi probablement.

– Pourquoi voulais-tu me voir ?

Cécile déglutit, posa sa fourchette sur l’assiette, but une gorgée d’eau. Alice patientait, elle repéra quelques mèches blanches dans la chevelure brune de Cécile.

– On m’a rapporté ce que tu racontes sur moi et sur Philippe, dit Cécile, et je voulais te demander d’arrêter ça.

– Toi et Philippe ?

– Tu te permets d’interpréter notre relation. Si tu m’as aimée un jour, je voudrais que tu m’oublies.

Alice avait elle aussi entendu des propos qu’elle aurait préféré ignorer. Des petites nuisances insidieuses et persistantes qui l’avaient ébranlée.

– C’est pour ça que tu voulais me voir ? Ça fait bien longtemps que je ne parle plus de vous.

– Il y a des choses à respecter, dit Cécile.

Si Alice avait pu, elle aurait éclaté d’un rire tonitruant et inapproprié, comme une actrice outrancière, et mis fin à ce dialogue absurde. Secouée par l’hilarité, elle aurait fait trembler la table, renversé les verres, déversé le contenu des assiettes sur la robe en satin de Cécile. Le rire comme seule réplique.

– Un coup de téléphone ou un mail aurait suffi, dit-elle calmement.

– C’était important pour moi de te voir, de te dire à quel point tu me blesses.

Le rire l’aurait métamorphosée. La peau fissurée, le nez brisé, les joues lézardées. Cécile lissa ses cheveux méthodiquement, un aveu de fragilité qui touchait Alice autrefois, un geste maniéré, pensa-t-elle alors. Les quelques mèches blanches disparurent.

– Tu ne caches pas tes cheveux blancs ?

– Je n’en ai pas, dit Cécile. Toi, tu t’éclaircis beaucoup, non ?

– J’ai toujours été claire.

Cécile eut une moue dubitative, croisa les bras sur la table, laissant ses mains reposer sur ses poignets. Des mains délicates aux ongles fins et bombés. Celles d’Alice étaient plus larges, vieillissantes, aux doigts plats. Combien de fois avait-elle saisi les mains frères dans les siennes, brusquant Cécile. Le bleu vif des ongles jurait avec la finesse.

– Tu boucles moins qu’avant, dit Cécile.

Alice garda le silence.

– J’ai vu David à la télé l’autre jour, continua-t-elle. Il grisonne, ça fait bizarre.

– Oui, ça lui va bien.

– Moi, je te respecte, dit Cécile, je me tais quand on vient me dire que David a une double vie.

– Vous désirez un dessert ? On a refait du tiramisù pour toi, chérie, dit le serveur à Cécile.

– Non, merci, répondit Alice, et toi ?

– Juste un café. Tu en prends un ?

Alice acquiesça.

– Deux cafés.

Le rire percutant aurait anéanti Cécile. Un coup de vent aurait balayé la table, les chaises, et son corps, léger comme une plume, à l’autre bout de la pièce.

– Enfin, reprit Cécile, nous parlions de nous et je disais ça pour que tu comprennes.

Comprendre. Quand cesseraient-elles de vouloir débrouiller l’indéchiffrable ?

Elles burent leur café, firent un effort pour échanger quelques paroles sans accrocs, clore le repas, s’effleurer des lèvres devant la voiture. Un effluve familier sur la peau de Cécile. Alice s’éloigna sans se retourner. Cécile détailla-t-elle la silhouette plus haute que la sienne, les hanches rondes ? Alice ravalait le rire. Elles ne se revirent pas.

– Salope ! dit Salomé, la double vie de David, de quoi parles-t-elle ? Et tu n’as rien dit ?

– Qu’est-ce que tu voulais que je dise ?

– Pute ! dit David.

– C’est triste, dit Nine. Elle doit aller très mal. Elle me manque parfois.

Alice rêva de Philippe ce soir-là. Cela ne lui était pas arrivé depuis des années. Elle le revit tel qu’il était à vingt ans, les cheveux en cascade autour de son visage, ses yeux la fixant sans relâche, la tache sur la pupille gauche. Puis l’image s’évanouit.

Peu à peu, le déjeuner devint un mirage, disparut. Le ressentiment avec lui. Perdura un ricanement grinçant. Un effroi de l’enfance jamais identifié. Une aliénation tapie dans l’ombre. La défiance. Les années se superposèrent, Cécile n’était plus là mais se terrait dans les méandres de son être.

Alice ouvrit son magazine : l’abolition de la peine de mort, le discours de Badinter, les 39 heures. Elle engloutit le pain au chocolat. Il lui était difficile de déguster, comme d’apprécier l’éclat du printemps. Elle s’absentait, sa propre vie lui échappait. Elle en était spectatrice. Les heures, les minutes, les secondes venaient se fracasser sur une vitre invisible et incassable.

Chère Alice, mon Alice, Alice,

Comment dois-je te nommer désormais ? Il importe peu puisque cette lettre n'en est pas une. Juste une épigraphe éphémère murmurée dans la solitude, sans pouvoir prononcer un mot. Je dois être étendue mais ne perçois pas le contact d'un matelas. Ai-je encore un corps ou ne suis-je plus qu'une dépouille dont l'âme veille un peu ? Autour de moi, on se demande si je suis encore là. « Un coma », ont-ils dit.

La colère qui affleurerait lorsque je pensais à toi ne gronde plus. Un flux sourd et violent qui avait pris insidieusement ta place. Je m'adresse à toi sans plus rien ressentir. La rage a-t-elle fini par se retourner ? J'ai souhaité qu'un désastre s'abatte sur ta vie, terrifiée de la force de mes pulsions. Cruelle ironie du sort.

Quelqu'un t'a-t-il avertie ? Dois-tu l'être ? Souhaiterais-je ta venue ? Ou peut-être es-tu là parmi eux ? Suis-je capable d'identifier une voix ? Les garçons, ma mère, Éric, sont-ils réellement dans la pièce ?

Je guette tes pas, ceux de Philippe. Accourrais-tu si tu savais ? Parviendrais-tu à saisir ce que je tente de clarifier pour moi-même dans un reste de lucidité ?

Je ne peux ni parler, ni bouger. Mes paupières sont closes et mes yeux ouverts sur ma mémoire. Ni lumière, ni tunnel. Ma robe en laine tricotée à la main de ce premier matin de maternelle où un élan commun nous avait poussées l'une vers l'autre. La sensation de la maille sous mes doigts, les tiens qui accrochaient tes boucles dorées. Rien n'a déçu nos attentes réciproques. À la fin de la maternelle, on m'avait opérée, « ouvert le cœur ». Ce n'était pas la formule qui t'avait le plus effrayée mais l'idée que mon cœur ne fonctionnerait plus et que tu allais le perdre. Que t'a-t-on raconté quand j'ai repris l'école dans une autre ville ? Quelques cartes postales, quelques dessins, puis nos mères ont laissé tomber une correspondance que nous étions trop petites pour entretenir. Je ne t'ai pas remplacée, je me suis inventé une confidente, un double avec qui partager ma solitude. Je lui parlais tout haut, inquiétant mes proches. Cette sœur imaginaire te ressemblait.

Je t'ai reconnue tout de suite quand nos regards se sont croisés lors de notre entrée en sixième. Un professeur faisait l'appel, les élèves se rangeaient derrière lui. Je n'ai pas douté que nous serions dans la même classe. Tu n'as pas vu en moi la petite fille de la maternelle, mais tu as dit m'avoir choisie. Nous sommes entrées ensemble dans la classe et nous nous sommes assises l'une à côté de l'autre. Nous n'avons pas échangé un mot au cours de la journée, pourtant chaque minute nous rapprochait. L'exaltation nous unissait. Mon premier souffle part de cet instant, le dernier s'échouera là, sur ce

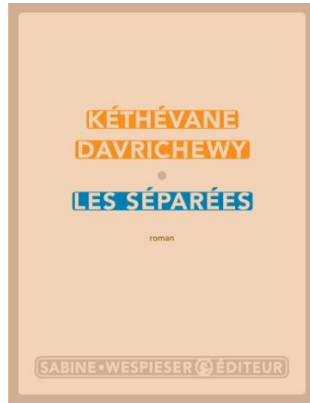
banc de collégiennes. Je ne serai plus jamais seule. Après cette certitude, l'émoi amoureux ne fut rien, ni la terreur qu'il m'échappe et me laisse pantelante, inassouvie. Ton amitié faisait rempart. La mienne te suffisait.

On discute autour de moi, le sens des paroles ne m'atteint pas vraiment. Je devine de la détresse. Éric monologue comme s'il ne croyait pas à ma présence dans ce corps inerte. Sur un ton monocorde et pragmatique, il énumère les choses à faire pour maintenir à flot la maison livrée à elle-même, la vie scolaire des enfants. Il est revenu s'installer avec eux depuis l'accident et assure le quotidien. Les gens à l'agence doivent s'adresser à lui, le questionner, Éric doit les rassurer, feindre : je vais m'en sortir, les médecins sont optimistes, il leur faut juste s'organiser provisoirement sans moi. L'informe-t-on de ma désertion ? Je n'allais presque plus au bureau, je ne voulais plus de l'entreprise familiale. Aménager des espaces de travail, construire des bâtiments anonymes me lassait. J'avais pris la décision de partir, je n'en avais pas parlé à Éric, ni à mon père, que j'avais pourtant tenté de prévenir à plusieurs reprises. Toi, tu aurais compris, tu savais, mais tu n'étais plus dans ma vie.

J'ai mis longtemps avant d'envisager de nouveaux projets, de faire le deuil de notre association. Si celle-ci n'a pas abouti, elle a existé, je n'ai pas inventé les heures de travail commun pour la Fondation, un lieu de culture conçu ensemble, un appel d'offres remporté comme architecte et designer, un champ d'investigation infini qui donnait corps à nos serments

d'enfants. Ou peut-être m'étais-je emballée ? Les maquettes ne ressemblent-elles pas à des châteaux de cartes ? Les murs de carton s'effondrent, redeviennent des cartes à jouer.

Je dérive, glisse, j'aime ce glissement qui anéantit tout.



Cette édition numérique du livre
Les Séparées de Kéthévane Davrichewy
a été réalisée le 09 décembre 2011
pour Sabine Wespieser éditeur
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

© *Sabine Wespieser éditeur, 2012, pour la présente édition numérique*
www.swediteur.com

ISBN 9782848051109